

# Soledad

L'horloge de la gare affichait 2h52 du matin. La nuit était déserte sur le quai qu'un triste lampadaire tentait vainement d'éclairer. La lumière était prise de soubresauts qui faisaient danser quelques ombres sur les rails, comme si dansaient les fantômes des désespérés ayant trouvé repos au passage du train. Le silence posait sur le lieu un voile de mystère et les hautes branches des arbres semblaient habitées par de vieux songes muets. Tout ici était baigné de nuit. Tout, sauf la petite maison en bordure de quai. Là, dans l'encadrement d'une petite fenêtre, fumait un homme. Il était jeune, 24 ans peut-être. Il avait allumé sur le rebord une bougie à la flamme tremblante et, si l'on tendait l'oreille, quelques airs d'opéra surgissaient du silence. Le jeune homme regardait sa montre en tirant de longues bouffées d'un tabac turc que fumait son père avant lui. Ses yeux allaient des aiguilles de la montre à celles de la grande horloge au-dessus du quai, avant de se poser sur le quai lui-même. Ce dernier était toujours aussi désert, mais il ne s'en inquiétait pas.

« Pas encore, pensait-il. Dans quelques minutes... »

La balade de ses yeux se faisait de plus en plus rapide au fil des minutes passantes. Sa tête allait d'une aiguille à l'autre et la musique derrière s'emballait un peu.

Soudain, à l'instant où une église lointaine sonnait 3h, elle surgit, l'Attendue, dans une petite robe bleue, une lourde valise à la main et le regard légèrement flanchant. Comme toujours elle était d'une extrême ponctualité. Le jeune homme en sourit de contentement et le disque acheva sa dernière chanson.

Le lampadaire projetait sa lumière vacillante sur la petite silhouette dont l'ombre lui donnait soudainement des airs de grande dame. Depuis sa fenêtre, le jeune homme la contemplait, souriant gaiement. Cela faisait un peu moins de trois

mois à présent que chaque nuit à 3h00 précises, au moment où l'église sonnait, cette timide silhouette se détachait sur le quai. Jamais elle n'avait manqué un seul rendez-vous. Ou peut-être une seule fois... Il s'était inquiété, mais le lendemain elle était revenue, silencieuse sur ce quai désert, et il n'avait plus pensé à son absence d'un soir.

Il se demanda un instant si sa légère robe bleue lui tenait assez chaud dans l'air nocturne que le vent agitait un peu. Mais si elle avait froid, rien dans son attitude ne le montrait. La jeune femme contemplait le ciel en serrant la poignée de sa valise de ses deux petites mains blêmes. Il l'avait toujours trouvée jolie, avec ses longs cheveux bruns lui balayant le dos et ce petit visage baigné de tendresse. Il aimait tant ce rendez-vous nocturne et le sommeil avait beau tenter de le lui voler, lui non plus ne manquait jamais à l'appel de cette rencontre.

C'était le même rituel chaque nuit. Elle apparaissait toujours avec cette lourde valise de cuir, semblant sur le point d'entamer un grand voyage. Elle restait là des heures, debout, parfois marchant un peu le long de la ligne limitant le quai, mais jamais longtemps. Elle finissait toujours par reprendre son poste sous l'œil du lampadaire. Il avait d'abord pensé qu'elle attendait le premier train, celui de 6h, bien que ce soit de nombreuses heures à l'avance, mais quand les premiers passagers surgissaient dans le petit matin sur le quai et qu'enfin le train de 6h déboulait sur les rails, elle restait immobile face aux portes qui s'ouvraient et se renfermaient, au milieu des gens qui montaient - il n'y a pas encore de passagers qui descendent à cette heure-là, c'est le premier train, c'est le premier arrêt - et quand la dernière voiture disparut au loin elle mit sa tête dans ses petites mains et pleura un instant. Le jeune homme depuis sa fenêtre, grillant une cigarette, en était bouleversé. À force, il eut l'impression de connaître cette jeune femme dont il ne savait pourtant toujours rien. Il avait pour elle une douce tendresse, et souvent elle venait le visiter en songes quand il faisait la sieste sous le soleil de midi. Dans ses rêves, l'inconnue du quai avait un nom qu'il ne parvenait jamais à saisir, elle le

prononçait toujours en riant et il la trouvait alors si belle qu'il caressait son petit visage avec ses grandes mains sentant le tabac froid.

Cela faisait à présent 30 minutes qu'elle se tenait debout sur le quai, la lune de ce soir-là était un délicat croissant que quelques nuages voilaient. Le vent s'était mis à souffler un peu plus, si bien que le silence avait été délicatement troublé par le sifflement des branches. Le jeune homme portait à ses lèvres un peu de vin. Il n'avait pas l'habitude de boire, mais c'était un grand soir, un soir de fête alors il s'autorisait quelques gorgées et il avait eu du lapin pour dîner. Sa grand-mère cuisinait toujours du lapin lors des grands soirs. Elle parlait de traditions à faire perdurer. Ce soir-là donc, alors que sa tête commençait un peu à tourner sous l'effet de l'alcool et que le disque chantait un texte d'amour en italien, il eut soudain la brusque envie de rejoindre l'inconnue du quai. Comme une pensée folle qui traverse un esprit et qui galope dans l'air. Il avait envie de rire et de partager ce rire avec elle. Peut-être était-il triste de la voir toujours pleurer à l'aube et il s'inquiétait qu'elle ait froid dans cette robe si légère.

Il prit un manteau sur son bras, une cigarette aux lèvres, et sortit.

- Bonsoir...

Elle sursauta et posa sur lui un regard si apeuré, qu'il se sentit un instant coupable de ne pas s'être annoncé d'une voix moins retentissante. Il bredouilla quelques excuses et elle se mit à l'observer comme un enfant découvrant le monde pour la première fois. Elle affichait une adorable expression d'étonnement et d'inquiétude et il attendit patiemment qu'elle se mette à parler, mais les fines lèvres roses restèrent fermées.

- Je m'appelle Gabriel... J'habite la maison du quai.

Elle regarda la direction qu'il indiquait du menton et un sourire vint illuminer ses yeux. Il n'y avait sur son visage plus aucune trace d'inquiétude. Elle rit et son rire ressemblait un peu à celui d'un enfant. Il la trouva plus belle encore.

- Tu es l'homme de la fenêtre alors...

Il baissa les yeux, un peu gêné qu'elle se soit vue observée. Mais elle se mit à rire à nouveau. Après quelques instants, elle redevint silencieuse et se tourna à nouveau vers les rails. Elle était bien étrange et elle n'avait toujours pas de nom.

- Comment t'appelles-tu ?

- Soledad.

- Drôle de nom.

- C'est espagnol.

Elle n'ajouta rien de plus. Le vent agitait doucement ses cheveux et il se rappela la présence du manteau sur son bras droit. Il le lui tendit et elle posa sur lui deux grands yeux étonnés. Elle rit à nouveau.

- Garde-le, je n'ai pas froid.

Tant de questions lui brûlaient les lèvres, des questions qu'il avait retournées encore et encore pendant trois mois. Des questions auxquelles il avait parfois inventé des réponses maladroitement, mais à présent qu'elle, Soledad, se tenait à portée de main, il peinait à faire de l'ordre dans sa tête. « Je n'aurais pas dû boire ce vin », pensait-il en secouant doucement la tête comme pour en chasser l'ivresse. Le lampadaire eut un soubresaut et un bref instant l'obscurité enveloppa le petit corps de Soledad. Elle sembla alors plus spectrale que réelle et Gabriel en frémit. Il ferma les yeux un instant et quand il les rouvrit, les deux grands yeux noisette étaient posés sur lui quelques pensées secrètes dans la pupille.

- Gabriel ?

Il lui sourit.

- Oui, Soledad ?

Son nom avait glissé sur les lèvres de Gabriel, comme un baiser infiniment doux. Son cœur eut quelques soubresauts dans sa poitrine et il rougit un peu en baissant la tête. Soledad posa une main légère sur sa joue, il sentit à peine la caresse et quand il la regarda, il ne sut vraiment s'il l'avait imaginée.

- Gabriel, pourquoi es-tu venu ce soir ?

La surprise se lut sur son visage, il n'y avait pas réellement réfléchi. Pourquoi ce soir, pourquoi après tant de temps à l'observer depuis sa fenêtre ? Elle le scrutait de ses jolis yeux, semblant presque chercher une réponse sur l'épiderme du jeune homme. Il se sentait transparent et les pensées se mélangeaient plus encore dans son esprit. Soledad ne disait rien, attendant. Et lui ne savait que répondre.

- Je ne sais pas vraiment. Il y a le vin, cet air d'opéra, et puis le vent qui agite tes cheveux comme un appel... Peut-être t'ai-je trouvée tellement belle ce soir et peut-être aussi que le rire qui me prenait demandait à être partagé... Peut-être ai-je été las de t'inventer une histoire, un nom...

- Tu as passé tant d'heures à ta fenêtre. J'ai cru que tu ne me voyais pas. J'ai cru être invisible.

Quelques larmes brillaient à la limite de ses yeux semblables à des étoiles débordant du ciel nocturne. S'il n'y avait dans sa voix aucun reproche, on y sentait une infinie solitude qui la faisait un peu trembler. Il eut l'envie de l'éteindre, de respirer l'odeur de ses cheveux et ne jamais la quitter. Il eut l'intime certitude de la connaître comme une amie retrouvée. Peut-être en aurait-il pleuré si les mots n'avaient pas jailli de ses lèvres.

- Tu es apparue un soir, sur mon quai désert. Le lampadaire était comme un projecteur sur ta silhouette. Tu portais une autre robe que celle de ce soir, peut-être était-elle rouge et noir. C'est ainsi que je m'en souviens en tout cas. Tu es restée là trois heures durant et quand le premier train s'est arrêté devant toi, j'ai cru que tu allais y monter. Je suis resté suspendu à ton image, attendant que tu disparaisses et que ma vie reprenne son cours. Tu n'es pas monté ce jour-là, ni les suivants. Tu n'as jamais disparu et ma vie n'a jamais recommencé. Chaque nuit à 3h00 précises, tu apparais comme une illusion sur ce quai désert et je t'observe depuis ma fenêtre, me demandant qui tu es, d'où tu viens, où vas-tu ensuite, et quel est ce mystère qui recommence à chaque aube quand le train part sans que tu

n'y sois monté ? À force, j'ai cru te connaître. Mais qui es-tu Soledad ? Pourquoi pleures-tu toujours au matin alors que tu ris tant de ma présence ?

Il pleuvait dans ses grands yeux, tant de larmes. Il se demanda s'il avait, sans le vouloir, ravivé un profond chagrin. Toujours cette même envie de l'éteindre, d'apaiser sa peine. Elle ne riait plus du tout à présent.

- Oh ! Gabriel, ne comprends-tu donc pas ? Après tant de temps à m'observer depuis ta fenêtre... Ne comprends-tu donc pas ?

Le visage de Soledad disparut dans ces petites mains blêmes et le jeune homme n'y tint plus. Il enveloppa la fragile silhouette de ses grands bras et enfouit ses narines dans la chevelure brune. Elle sentait les chrysanthèmes et la terre fraîche. Il ferma les yeux, se délectant de la présence de cette femme dans ses bras. Soledad y semblait si fragile, comme faite d'une porcelaine déjà fissurée. Il embrassa son petit front. La jeune fille écarquilla les yeux quand Gabriel lui offrit un regard si plein de tendresse qu'elle eut la certitude d'être aimée. Elle sera un poing sur son cœur, la lèvre tremblante. Gabriel la serra plus fort encore en murmurant son nom. Un geste d'amour et tout déborde, le monde, l'âme, Soledad et Gabriel.

- J'avais rendez-vous, il m'avait dit qu'on partirait, qu'on prendrait ce train et que je ne serais plus jamais seule.

Elle trembla un peu.

- Je l'ai attendu jusqu'à l'aube, je m'étais faite belle, la nuit était claire, et j'étais heureuse. Nous allions partir... Il n'est jamais venu. Je suis restée seule sur les quais, il y avait tant de larmes dans mes yeux, tant de souffrance dans mon cœur. Son absence m'était insupportable, Gabriel.

Elle le regardait à présent avec les yeux des désespérés que la lune fait danser sur les rails. Que Soledad était pâle dans le nocturne, belle comme les spectres antiques qui visitent les songes. Il en pleura.

- J'ai cru mourir. J'ai cru que le train en passant m'avait emporté. Sans doute l'a-t-il fait d'une certaine manière. Mais je ne suis pas partie, je suis restée

prisonnière de ce quai et de ma solitude. J'ai continué à espérer, nuit après nuit, qu'il en soit autrement, qu'il vienne enfin et que l'aube ne me ramène pas à la froideur de ma geôle.

Elle pleurait tant, Gabriel aussi. Il la ramena contre son torse, embrassa son front, ses cheveux, ses joues baignées de larmes, ses lèvres tremblantes et ses petites mains si blêmes. Il sentait en lui un feu brûlant, il eut peur de briser la jeune femme avec la force de son cœur.

- Tu n'es plus seule.

Au milieu des larmes, elle lui offrit un sourire.

- Tu as donc fini par venir.

- Oui, je suis là Soledad.

Elle rit doucement et adressa un murmure à l'oreille du jeune homme.

- Nous pouvons partir à présent.

Dans le lointain une aube pâle commençait à naître. Quelques oiseaux chanteurs annonçaient le réveil du monde.